

volupté

INTERDISCIPLINARY JOURNAL OF DECADENCE STUDIES

Volume 4, Issue 1

Summer 2021

Les *Fleurs du mal* ou la prosodie du mystère

Jonathan Petitot

ISSN: 2515-0073

Date of Acceptance: 1 June 2021

Date of Publication: 21 June 2021

Citation: Jonathan Petitot, 'Les *Fleurs du mal* ou la prosodie du mystère', *Volupté: Interdisciplinary Journal of Decadence Studies*, 4.1 (2021), 170–72.

DOI: 10.25602/GOLD.v.v4i1.1530.g1643

volupte.gold.ac.uk



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International License.

Goldsmiths
UNIVERSITY OF LONDON

Les *Fleurs du mal* ou la prosodie du mystère

Jonathan Petitot

CIELAM, Aix-Marseille Université

La plus belle réussite de Baudelaire est assurément d'avoir réussi, dans ses compositions, à illustrer cette « prosodie mystérieuse et méconnue » qu'il trouvait dans la langue française, comme il le rappelait dans son second projet de préface aux *Fleurs du mal*. À cet égard, son recueil constitue encore aujourd'hui la référence *ad libitum* de toute bibliographie poétique, aussi partielle soit-elle, l'idole culturelle des étudiants en lettres, ou l'immarcescible « rêve de pierre » de tout poète en devenir.

L'unicité d'une telle prépondérance interroge nécessairement : Hugo a la voix naïve et forte des blessures profondes, Lamartine écrit par la délicatesse du lyrisme dompté ; Mallarmé a la virtuosité du terme et une syntaxe pour le moins unique ; Rimbaud a l'adolescente et musicale audace de sa métrique, Verlaine la provocation irrévérencieuse de son impaire. Baudelaire n'a rien de tout cela. C'est sans doute ce profil insaisissable qui esquisse le mieux son génie. Si les premiers peuvent être – fort injustement et fort schématiquement – écrasés par des étiquettes réductrices, Baudelaire, lui, échappe bien plus insolemment à cet inepte processus : son unicité réside-t-elle dans une saillie esthétique ou formelle reconnaissable entre mille ? D'aucuns¹ ont déjà souligné la paradoxale pauvreté lexicale et le fréquent traditionalisme métrique des *Fleurs du mal*. Et pourtant le génie demeure, vif et intemporellement moderne, laissant une trace indélébile à tout lecteur, qui garde en sa mémoire une strophe choisie, un vers chéri, ou peut-être, sans même le vouloir, un simple groupe nominal ; l'alchimiste qu'est Baudelaire a assurément su forger des vers plus durables que l'airain, et si la formule ne saurait s'y réduire, la puissance de la signifiante lexicale et rythmique qu'il déploie y joue un rôle majeur. Cette puissance du signifiant, qui prend corps sous sa plume de latiniste averti, tient autant dans l'exploitation du sens premier ou dans la polysémie que dans l'agencement sonore du vers, l'un servant l'autre. De nombreux articles y ont été consacrés ; de

nombreux ouvrages ont tenté et tentent de percer les mystères de cette « prosodie mystérieuse et méconnue », et avec succès ; les réactions d'élèves, quant à elles, confirment l'attractivité et la modernité de ce mystère.

Nombreux seront sans doute les enseignants à s'accorder avec ce constat fait d'expérience : rares sont les cas où nous jalousons intellectuellement nos élèves. Ouvrir les *Fleurs du Mal* pour la première fois fait indubitablement partie de ces exceptions ; l'impression avoisine, pour l'amateur, l'initiation aux mystères orphiques, tant le toucher initial mêle l'excitation avide et la curiosité farouche.

Se voir expliquer l'un des poèmes s'en rapproche grandement, tant qu'il ne s'agit pas de commencer par la traditionnelle étude sémantique de l'« albatros ». Baudelaire semble avoir trouvé, comme le confirmeront sans doute des générations d'élèves ou d'étudiants, le juste équilibre entre prosaïsme rédhibitoire et hermétisme repoussant. La lecture est mystérieuse, attirante, enchanteresse, mais le sens ne se projette pas immédiatement à l'esprit ; quel plaisir y aurait-il ? Le *carmen* des sirènes est plus doux sans la pâle limpidité de la connaissance offerte. Confronter un esprit neuf au principe de synesthésie relève de la même logique : briser la linéarité habituelle du langage pour révéler un sens latent comme nouvelle voie intellectuelle et émotionnelle. L'équivocité, plutôt que d'édifier un obstacle dans la compréhension, devient un pont qu'il est nécessaire d'emprunter ; quand la compréhension devient un risque, elle est d'autant plus attrayante.

Accompagner la lecture de « Sed non satiata », par exemple, sans apparat critique, illustre cette tension du sens en perpétuelle fuite et pourtant prosodiquement palpable : les élèves ou étudiants ne savent ce qu'est un « obi » et n'ont pas les références œnologiques nécessaires – qui les en blâmerait ? - pour comprendre la référence au *Constance* ou au *Nuits-Saint-Georges*. On les voit donc s'interroger sur ces mystères apparents : « au constance » plutôt qu'« à la constance », « au nuits » sans « x » ? Pour certains, la mention du Styx n'évoque rien ; pour d'autres c'est celle de Faust. Ici, dans le sanctuaire des *Fleurs du mal*, la lacune n'est pas crispation ; elle se fait tentation. La musique même du nom signifie autant que la référence, et la grandiloquence solennel du rythme

et de l'articulation prosodique fait pour eux davantage sens que l'éventuelle note en bas de page qui éloigne en tentant d'éclaircir. On les voit insensément saisir, dans ce flot mélodique à la logique parfois nébuleuse, la complexité du sentiment amoureux aliénant à travers la seule suavité sonore, susurrante ou amère, du verbe.

Expliquer Baudelaire, c'est savourer le plaisir du traducteur, celui de la résolution victorieuse et pourtant incertaine ; c'est vivre et permettre l'élucidation jouissive du mystère du verbe ; c'est illustrer le symbole comme essence de l'art.

Se heurter à l'obscurité mystérieuse et séductrice des *Fleurs du mal*, c'est être Dante dans l'Enfer ; tenter de l'éclaircir avec ses élèves, c'est devenir Virgile, auquel il rend honneur : « Ô soleil qui guéris la vue troublée, tu me rends si content quand tu résous mes doutes, que le doute m'est doux autant que le savoir ». ²

Lire Baudelaire, c'est apprendre à aimer l'inconnu. Lire Baudelaire, c'est accepter l'obscurité comme une touche de poésie.

Cela peut être vrai de tous les textes poétiques ; pour une raison qui m'échappe encore, cela est d'autant plus vrai avec Baudelaire.

¹ Albert Cassagne (*Versification et métrique de Charles Baudelaire*) peut en être un exemple.

² Dante, *L'Enfer*, XI, trad. Jacqueline Risset (Paris : GF, Flammarion), p. 111.